

Document1

Emerance Gascon-Afriat

Une nuit, mon chéri a placé ma main sur son sexe. J'étais très fatiguée de ma journée, aussi le lui ai-je dit en ramenant ma main contre moi. Il n'a pas replacé ma main de force. Il n'a pas ouvert ma bouche pour y placer son sexe. Il n'a pas crié. Il a ramené les couvertures sur moi et m'a dit « Dors bien. » Au lieu de quoi, j'ai pleuré.

Quand on me frappe, il me suffit de serrer les dents. Si le coup ne vient pas, me voilà désemparée. La situation me semble anormale. Je ne comprends plus rien. Je pleure, et stupidement, je m'attends à ce que mes pleurs me valent un coup. Le coup ne venant pas, je continue à pleurer, incapable de m'arrêter, sachant que chaque larme emporte avec elle une part de la considération que mon copain a pour moi, sachant que chaque larme contribue à transformer son amour pour moi en pitié. Ma rivière lacrymale creuse inévitablement un ravin entre nous. Je le sais et cela me rend triste, transformant ma rivière en un fleuve qui par sa force déracine tout souvenir heureux de la relation qui meurt dans ce lit auparavant si douillet.

D'abord, mon amoureux croira être le preux chevalier qui m'aidera à combattre mes démons. Il me jurera allégeance et promettra de me faire oublier les assauts que ma chair a subis. Il se lancera pour moi en quête de cet objet mystique dont j'ai tant entendu parler : l'Orgasme féminin.

Sans qu'il ne s'en rende compte, son amour pour moi désertera, ne laissant que le désir. Il me prendra avec plus de violence. Je serrerai les dents en me répétant que je lui dois, qu'il le mérite ; je lui demanderai de me prendre par derrière afin qu'il ne puisse voir mes larmes de douleur. J'écouterai sa respiration, attendant impatiemment les premiers signes de l'orgasme. Quand enfin je sentirai son sperme se répandre en moi comme un baume, je respirerai de nouveau et j'assurerai à cet homme de plus en plus étranger que je l'aime. Quand tout autour de nous est en feu, on a un sens : on doit sortir de la zone incendiée, survivre à tout prix ! Quand le feu est éteint, on perd son sens. Je voudrais avoir la force de me reconstruire, au lieu de quoi je reste assise à contempler la mer de cendres. Je recouvre mes mains de cendres, je recouvre mon visage de cendres, mes bras de cendres, mes jambes de cendres, mes cheveux de cendres, mon corps de cendres, mon corps de cendres qui voudrait s'envoler dans un coup de vent, si seulement un simple souffle s'aventurait sur la mer de cendres, un simple souffle pour partir, naviguer loin, loin sur la mer...

Qu'est-ce que le spasme de vivre, à la douleur que j'ai, que j'ai ! Émile, puis-je vous rejoindre dans votre asile ? ne plus être responsable de moi, de rien, me coucher, devenir un bébé, vierge de toute expérience, une belle page blanche, puis m'endormir, mourir dans mon sommeil, demeurer une page blanche, à jamais.

Copyright 2015 E. Gascon-Afriat